

PARTAGE de LECTURES

Marthe RICHER

Suite à un court extrait publié page 18 dans « MÉMOIRES DE PILOTES ROCHELAIS » - Ouvrage mondialement connu ... à l'aéroclub !

Marthe Richer, dite Marthe Richard, épouse Crompton, née Betenfeld en 1889 à Blâmont (Meurthe-et-Moselle), était une prostituée, aviatrice, espionne et femme politique française.

La loi de fermeture des maisons closes en France en 1946 porte communément son nom.



De l'enfance à la prostitution :

Issue d'une famille modeste (son père, violent et alcoolique, est ouvrier brasseur et sa mère est domestique), Marthe Betenfeld est envoyée quelques années dans une institution catholique et son destin semble tout tracé : couturière, comme sa sœur aînée.

Puis elle devient à Nancy apprentie culottière à quatorze ans. Le métier ne l'enchantant guère, elle fugue de chez ses parents. Elle est interpellée pour racolage en mai 1905 par la Police des mœurs et ramenée chez ses parents. Elle fugue à nouveau à 16 ans et se retrouve à Nancy, ville avec une importante garnison militaire, où elle tombe amoureuse d'un italien se disant sculpteur mais qui se révèle être un proxénète.

Il l'envoie sur le trottoir, puis elle devient prostituée dans les « bordels à soldats » de Nancy. Devant effectuer plus de 50 passes par jour, elle tombe rapidement malade et contracte la syphilis. Renvoyée du bordel, dénoncée par un soldat pour lui avoir transmis la syphilis et fichée par la police (où elle est inscrite comme prostituée mineure le 21 août 1905), elle est contrainte de s'enfuir à Paris.

Elle rentre dans un « établissement de bains » rue Godot-de-Mauroy (maison close d'un standing supérieur à ses anciennes maisons d'abattage) où elle rencontre, un soir de septembre 1907, Henri Richer, mandataire aux Halles.

Le riche industriel l'épouse le 13 avril 1915. Elle fait alors table rase de son passé et devient une respectable bourgeoise de la Belle Époque dans son hôtel particulier de l'Odéon.

Elle demande à être rayée du fichier national de la prostitution, ce qui lui est refusé.



L'aviatrice :

Son futur mari lui achète un avion qui devient alors sa passion.

Marthe Richard obtient son brevet de pilote le 23 juin 1913 (n°1369), devenant la sixième Française à obtenir ce diplôme.

Elle a auparavant fait un peu d'aérostation et est membre de la Stella, un aéro-club féminin créé en 1908 par l'aéronaute de l'Aéronautique Club de France Marie Surcouf qui regroupe les premières aéronautes sportives puis les premières aviatrices.

Par la suite, elle participe à des meetings aériens dont celui de Nantes, de Château-Gontier et de Pornic.

La presse, qui la trouve frêle et volontaire, la surnomme « l'Alouette ».

Elle se blesse grièvement le 31 août 1913 à La Roche-Bernard en atterrissant sur un terrain non approprié. Elle passe trois semaines dans le coma et en gardera des séquelles à vie.

Elle reprend son entraînement le 5 février 1914 sur son tout nouveau Caudron G3 pour participer au meeting de Zurich. Elle donne à penser à la presse de l'époque qu'elle a battu le record féminin de distance en volant depuis Le Crotoy, en baie de Somme, jusqu'à Zurich.

En fait, elle se fait accompagner par un aviateur dénommé « Poulet » et, à la suite de pannes, ils atterrissent dans une prairie d'où, démontant leur avion, ils le convoient par train jusqu'à la campagne zurichoise d'où elle redécoule et s'écrase au sol.

En 1914, elle participe à la fondation de l'Union patriotique des aviatrices françaises dans le but de devenir pilote militaire. C'est un échec, les autorités militaires ne souhaitant pas faire appel aux aviatrices.

L'espionne :

Le 25 mai 1916 elle se retrouve veuve de guerre, Henri Richer, soldat du train est fauché par une salve d'artillerie à Mas-siges. Marthe Richer raconte qu'elle devient, grâce à son amant Jean Violan (le jeune anarchiste géorgien Joseph Davrichachvili francisé en Davrichewy appartenant au Deuxième Bureau), espionne sous les ordres du capitaine Georges Ladoux, chef du service de contre-espionnage SCR (Service de Centralisation des Renseignements) du Cinquième Bureau durant la Première Guerre mondiale.

Ladoux lui donne un nom de code « L'Alouette », des encres sympathiques, des contacts et différentes missions de juin 1916 à septembre 1917.

Pour approcher l'attaché naval de l'ambassade allemande à Madrid, Hans von Krohn, elle devient sa maîtresse, et par là même une agent double. Elle fréquente dans la capitale espagnole Mata Hari, toutes les deux étant sous le commandement du colonel Denvignes alors sur place.

Après qu'elle ait été victime d'un accident d'automobile avec Krohn, Léon Daudet s'indigne de cette compromission dans le quotidien l'Action Française. Sa carrière d'agent étant révélée par la presse, elle doit rentrer en France où elle découvre que son nom est rayé du service et le capitaine Ladoux arrêté : il est accusé d'espionnage au profit de l'Allemagne à l'instar de son agent Mata Hari.

En avril 1926, fréquentant les immigrés anglais vivant à Paris, elle épouse le Britannique Thomas Crompton, directeur financier de la fondation Rockefeller, mécène de la restauration du Petit Trianon, qui meurt subitement en 1928 d'une crise d'urémie à Genève.

Thomas Crompton a pris des dispositions testamentaires pour qu'elle reçoive de la part de la fondation Rockefeller une rente mensuelle de 2 000 francs, indexée sur le coût de la vie. Elle mène alors grand train à Bougival et passe ses soirées dans les boîtes à la mode, ce qui lui vaut le surnom de « veuve joyeuse ».

Parallèlement, on la suspecte de voler dans des bureaux d'études en aéronautique des plans de fabrication pour l'Intelligence Service.

En 1930, le capitaine Ladoux, libéré et rétabli au poste de commandant, publie ses Mémoires romancés. Le volume sur Marthe Richer intitulé « Marthe Richard espionne au service de la France » ne fut, lui, qu'invention. Son héroïne, réclamant la moitié des énormes droits d'auteur qu'il a amassés, reçoit le conseil d'écrire ses propres mémoires...

Elle le fera, en affabulant, et publie – reprenant le pseudonyme de Marthe Richard – un best-seller : *“Ma vie d'espionne au service de la France”* (qui sera adapté au cinéma en 1937 dans Marthe Richard, au service de la France, avec Edwige Feuillère dans le rôle de l'espionne). Elle devient brusquement une héroïne en racontant comment elle a pu faire arrêter plusieurs agents allemands, comment elle a remis à Ladoux le procédé des encres secrètes de l'ennemi ou les déplacements des sous-marins UB.

Dès lors, elle donne dans toute la France conférences rémunérées et vols de démonstration à bord du Potez 43 prêté par le ministère de l'Air. Après cinq années à courir les cabinets ministériels, sous la pression médiatique, son amant Édouard Herriot, chef du gouvernement de l'époque, obtient le 17 janvier 1933 la Légion d'honneur pour Mme. veuve Crompton dans la catégorie Affaires étrangères, avec la mention « Services signalés rendus aux intérêts français ». Cette mention conforte le mythe de l'espionne alors qu'il s'agit d'honorer à travers elle Thomas Crompton et les dons financiers de la fondation Rockefeller. Cependant cette théorie a été mise à mal en 2016 car les archives prouvent que Marthe Richard a bien obtenu cette décoration à titre personnel (Affaires étrangères car elle était Britannique) et pas pour son mari défunt.

La Seconde Guerre mondiale et l'élue de la Résistance :

Alors que pendant la Seconde Guerre mondiale, tout le monde admire son courage, elle n'est pas inquiétée par l'occupant nazi, pour la simple et bonne raison qu'elle est inconnue des services allemands.

Vexée par cette indifférence, elle finit par se rendre dans les locaux de la Gestapo où elle déclare : « *Messieurs, je suis Marthe Richard, celle qui vous a fait tant de mal au cours de la dernière guerre* ». L'officier lui fait répéter son nom, qui ne lui dit rien, et pour cause, sa vie d'« espionne » durant la Première Guerre n'étant qu'affabulation.

Elle se rapproche alors de certains membres de la Gestapo, ainsi que de François Spirito, un mafieux marseillais collaborateur. À l'été 1944, elle se fait intégrer dans les Forces françaises de l'intérieur. Elle se forge ainsi un destin de grande résistante qu'elle racontera dans plusieurs de ses mémoires. Cependant l'affaire est historiquement toujours en cours.

La preuve qu'elle a hébergé des aviateurs américains pendant la guerre a été faite en 2015.

En 1945, « héroïne des deux guerres », elle est élue conseillère dans le 4^{ème} arrondissement de Paris sur la liste de la Résistance Unifiée (proche du MRP). Bien que mentionnés sur des documents officiels, ses hauts faits de résistance comportent nombre de contradictions troublantes et ont été accueillis avec beaucoup de scepticisme.

Controverses :

En 1947, l'agent secret Jean Violan (un Russe naturalisé français dont le véritable nom est Joseph Davrichewy) raconte dans France Dimanche les affabulations de Marthe Richard : « Marthe Richard est une imposteuse, ce n'est ni une héroïne nationale, ni une espionne de grande classe ». Il révèle que son insistance à vouloir devenir espionne l'avait en fait rendue suspecte à Ladoux, qui l'avait fait mettre sous la surveillance de l'un de ses subordonnés, Joseph Davrichewy. Celui-ci, tombe amoureux de la suspecte pendant la Première Guerre mondiale, considère que ses mémoires ne sont qu'un tissu de mensonges. D'ailleurs, aucun état de ses hauts faits n'a été retrouvé dans les archives militaires.

En 1948, on découvre que Mme. Crompton étant anglaise par mariage (sa demande de réintégration fut refusée en 1937, car plusieurs enquêtes sur elle étaient en cours) son élection était donc illégale, ainsi que les votes auxquels elle avait participé. L'affaire n'a cependant pas eu de suites.

Le directeur du “Crapouillot”, Jean Galtier-Boissière, remet en cause les « services à la nation » de Marthe Richard, et l'inspecteur de la Sûreté nationale Jacques Delarue, « spécialiste » des faux héros de guerre, qui enquête pendant deux ans avant de l'accuser en juin 1954 d'organisation de malfaiteurs, de vol de bijoux et de recel pendant l'Occupation, puis pour faux certificats de naissance, méfait qu'elle reconnaîtra plus tard.

Emprisonnée à la Petite-Roquette, elle bénéficie d'un non-lieu le 31 mai 1955.

Nicolas d'Estienne d'Orves

dresse le portrait de celle qui fut tour à tour prostituée, aviatrice et politicienne.

« Marthe Richard a passé son existence à duper les autres afin de se créer une vie magnifique. Toutes ses biographies et autobiographies se contredisent et manquent de clarté sur certains points. Je n'ai gardé que les informations qui me paraissaient les plus vraisemblables et romanesques. Finalement, elle m'intrigue plus qu'elle ne me fascine. Même encore aujourd'hui, je n'arrive pas à distinguer ce qui relève du mensonge et ce qui est vrai. Elle a réussi à se créer un personnage ambigu. Et je pense l'avoir rendue plus attachante et sympathique qu'elle ne l'était. »

**Le 13 avril 1946, l'Assemblée nationale vote la « loi Marthe Richard »
imposant la fermeture des maisons closes.**



« S'étant illustrée en tant que « femme résistante » à la fin de la Seconde Guerre mondiale, elle est élue au Conseil de Paris. Le dossier de fermeture des maisons closes, à l'origine uniquement dans la capitale, lui est confié.

Porte-étendard de ce combat, Marthe Richard l'a poursuivi avec beaucoup de sincérité, de passion et non pas par conviction féministe, mais par solidarité envers les femmes. Elle s'est tellement identifiée à son combat qu'on parle aujourd'hui de la « loi Marthe Richard ». Mais c'est un abus de langage puisqu'elle était simplement membre du Conseil de Paris. Rageuse d'avoir été marquée au fer rouge de l'infamie, elle a aussi lutté pour la suppression des fichiers de la prostitution. En vain.

Enquêtrice, la politicienne s'est globalement employée avec une énergie débordante à détruire ce système prostitutionnel d'abattage, luttant contre des ennemis.

Ses principaux adversaires ? Non pas les clients, mais les policiers. Car ces derniers trouvaient leurs informations et leurs indics au sein même des maisons closes. C'était un système très mafieux. Et ce sont les policiers qui, par pur esprit de vengeance, ont créé une légende noire au sujet de Marthe Richard, après l'officialisation de la fermeture des maisons closes.

Surnommée la « Veuve qui clôt », elle devient ensuite la bête noire de certains journaux et subit un violent acharnement médiatique...

Les médias ont pris le relais de la maréchaussée à la suite de la révélation par la police de trafics auxquels Marthe aurait été mêlée.

Du pain bénit pour certaines revues comme «Le Crapouillot» qui en profitent pour cracher leur venin.

À l'origine, Marthe Richard était une femme libre, de mœurs et d'audace, que les médias ont ensuite transformée en une « mère la pudeur » aux yeux du grand public. L'inverse de ce qu'elle était.



Le Crapouillot a par la suite dévoilé son passé d'adolescente prostituée, son activité d'espionne au service des renseignements français pendant la Grande Guerre, quitte à coucher avec l'ennemi afin d'obtenir des informations.

Autre acharnement médiatique : la dénonciation sur la place publique d'un trafic de bijoux qui lui vaudra deux semaines de prison, alors qu'aucune charge n'était retenue contre elle... »

Marthe a quitté ce monde le 9 février 1982 à Paris.

Sources :

WIKIPEDIA et © Calmann-Lévy

Marthe ou les beaux mensonges, de Nicolas d'Estienne d'Orves,

Calmann-Lévy, 464 p.